

§

Jules Barbey d'Aurevilly admiré par Georges Ohnet. —

A la suite de l'écho sur *Jules Lemaître et Georges Ohnet* paru dans le *Mercure de France* du 15 septembre, M. René Martineau a bien voulu communiquer à notre collaborateur, M. Auriant, cette très curieuse lettre inédite que Georges Ohnet adressa à Charles Buet qui venait de publier un volume intitulé *J. Barbey d'Aurevilly. — Impressions et souvenirs* (Paris, Savine, 1891).

Sans date.

Mon cher Confrère,

Votre livre est excellent et je vous suis très obligé de me l'avoir envoyé. Je savais à quoi m'en tenir depuis longtemps sur ce que Barbey d'Aurevilly pensait de moi. Il m'estimait un peu plus qu'il ne le disait.

Nous avions pour ami commun le docteur Robin chez lequel nous dînions quelquefois ensemble. Et j'ai plus d'une fois discuté avec le vieux diable qui savait que j'avais un grand goût pour ce qu'il avait écrit et surtout pour le *Chevalier des Touches*.

Son dédain pour les hommes de théâtre contemporain n'était, j'en suis convaincu, qu'une attitude littéraire (1).

D'ailleurs, en cherchant bien, il ne serait pas difficile de se persuader qu'il n'eut jamais une estime complète que pour lui-même. Défauts, toquades et caprices à part, c'était un très haut homme de lettres qui eut une grande dignité dans un temps où l'aplatissement est général et qui dans une carrière très longue ne se démentit pas une fois.

Je ne suis pas surpris, monsieur, que vous lui soyez resté dévoué, vous qu'il aimait, puisque moi qu'il a maltraité, j'ai toujours eu pour lui de la sympathie.

Recevez encore une fois mes remerciements, et croyez à mes sentiments très distingués.

GEORGES OHNET.

Georges Ohnet valait, décidément, beaucoup mieux que son œuvre romanesque.

Un autre romancier, carrément populaire celui-là, l'auteur de la *Porteuse de pain*, fut aussi un grand admirateur de l'auteur des *Diaboliques*.

§

L'opérette, les musiciens et le Théâtre de la Gaîté.

— Nous avons reçu de M. Bravard, directeur du Théâtre lyrique de la Gaîté, la lettre suivante :

Paris, le 17 septembre 1934.

Monsieur le Directeur,

Permettez-moi de mettre, à mon tour, le point final à ma conversation avec M. R. Dumesnil. Je suis heureux de me trouver d'accord.

(1) Georges Ohnet se trompe. Ce dédain de Barbey d'Aurevilly pour les hommes de théâtre de son temps était sincère et parfaitement justifié.

cord avec votre collaborateur... sur les principes, et désolé d'en tirer — par dure nécessité — des conclusions un peu différentes des siennes...

En remerciant mon éminent censeur de la courtoisie de sa critique, je veux croire que, lorsque paraîtront ces lignes, les représentations de *Coups de Roulis* auront prouvé à M. Dumesnil combien le Théâtre de la Gaîté-Lyrique est heureux de faire à la musique française la place d'honneur à laquelle elle a droit.

Espérons que mes efforts recevront la faveur du public... et l'approbation de la critique.

Veuillez agréer, monsieur le Directeur, etc...

G. BRAVARD.

§

A qui et combien Alexandre Dumas a-t-il vendu « La Dame aux Camélias » ? — Dans le *Mercure* du 1^{er} septembre, notre ami P. Dufay cite une lettre d'Alexandre Dumas fils à Jules Claretie, dans laquelle on lit :

...la *Dame aux Camélias*, le roman dont j'ai vendu la toute propriété 400 francs à Michel Lévy, et le manuscrit de *la Dame aux Camélias*, la pièce que je devais vendre l'année suivante 500 francs à Giraud et Dagneaux...

D'autre part, dans une étude sur Marie Duplessis, par le Dr Cabanès (*Poitrinaires et grandes amoureuses. La vie et la légende de la Dame aux Camélias*, Paris, s. d. Édité par les laboratoires Cortial), on lit, en note, à la page 7 :

Le livre fut écrit en trois semaines, sur le coin d'une table, à Saint-Germain-en-Laye, dans une chambre qu'Alexandre Dumas payait vingt sous par jour, à l'auberge du *Cheval blanc*, la seule qu'il avait trouvée ouverte, un soir qu'il avait manqué le dernier train pour Paris. Le beau temps l'y retint. Pour occuper ses loisirs, il lui vint à l'idée d'écrire l'histoire de celle qui lui rappelait tant de souvenirs, sur cette terrasse où il s'était souvent promené avec elle; et l'obsession devint bientôt si impérieuse qu'il acheta trois ou quatre cahiers de grand papier, des plumes, de l'encre, et, muni de ces indispensables outils de l'écrivain, composa le chef-d'œuvre qui devait l'immortaliser. Le roman terminé, il le portait à l'éditeur Cadot, qui consentit, après beaucoup de difficultés, à lui donner mille francs pour une première édition de son livre, en deux volumes in-8°, tirés à 1.200 exemplaires, et, un peu plus tard, pour une seconde édition in-12, deux cents francs à 1.500 exemplaires. Mais à la troisième, il envoya promener l'auteur, qui n'eut pas grand'peine, on le devine, à caser son ours.

La version donnée par Cabanès, qui ne cite pas ses sources, — est assez différente de celle d'Alexandre Dumas lui-même. Il est facile de vérifier d'ailleurs qu'il, de Cadot ou de Michel Lévy, a publié l'édition princeps de *la Dame*. Pour les droits d'auteur, c'est une autre question, plus difficile à résoudre. — J. G. P.